

# Créations participatives : Quels enjeux ? Quels écueils ?

En vogue depuis quelques années, les créations impliquant des populations exigent une approche artistique rigoureuse afin de ne pas tomber dans la démagogie ni l'animation socioculturelle.

**P**arallèlement à des productions «classiques», certaines compagnies choisissent à un moment donné de leur parcours de se porter à la rencontre de populations, afin d'élaborer avec elles une création. Qu'ils s'inspirent de l'histoire récente d'un territoire (*Sur le fil*, par la Compagnie Pandora, qui retrace les souvenirs des ouvriers des usines textiles de la Vallée de Munster), témoignent de la vie quotidienne des habitants d'une ville (*Smile, la résidence du Sourire*, par la Compagnie Corpus, en résidence pour trois ans au Centre culturel de Jouy-le-Moutier) ou interrogent une thématique particulière (la mémoire dans *Dale Recuerdos*, par la Compagnie des hommes), ces projets recouvrent des enjeux divers. S'ils permettent, selon Fabrice Macaux, directeur de la Compagnie Corpus, de «donner la parole à ceux qui ne l'ont pas», ils offrent aussi l'opportunité à leurs principaux acteurs d'entretenir un rapport nouveau avec le théâtre, dont ils sont le plus souvent très éloignés. «Artistiquement, autre chose se produit, constate Dominique Guibbert, directrice de la Compagnie Pandora. On brise le mythe du texte littéraire et on montre que l'artiste peut aussi être le témoin de ce qui se passe dans la cité.» Ce désir de renouveler «un théâtre qui risque parfois de fonctionner en autarcie» a également conduit le directeur de la Compagnie des hommes, Didier Ruiz,



*Dale Recuerdos (XXI)*, mise en scène de Didier Ruiz, à La Maison des Métallos à Paris en 2010

à concevoir un spectacle avec des non-professionnels recrutés par une petite annonce publiée dans la presse. «Après avoir beaucoup travaillé sur la langue et les écritures contemporaines, expliquait-il, je me suis dit qu'il y avait moyen de revenir à quelque chose de plus simple, en écoutant des langues naturelles.» Peut-être ces projets participatifs favorisent-ils, par ailleurs, une plus large représentativité, sur scène comme dans la salle, des différentes couches de la société. Telle est en tout cas «l'utopie» revendiquée par Fabrice Macaux. «Le garagiste et le professeur d'université peuvent se parler alors qu'ils ne se fréquentent pas d'ordinaire, souligne-t-il. Je suis dans cette quête-là.»

### Ne pas verser dans la démagogie

Fondées sur des témoignages, ces créations font néanmoins l'objet d'une écriture et épousent une dramaturgie très construite. Après avoir incité les ouvriers

à lui confier des histoires particulières qui dépassent les lieux communs, Dominique Guibbert s'est attachée, lors de l'élaboration du texte, à ne pas refléter un propos univoque. «J'étais assez ennuyée car beaucoup faisaient l'éloge du paternalisme, se souvient-elle. Je veille toujours à proposer des confrontations à l'intérieur des textes, afin de ne jamais verser dans la démagogie.» Désireux de se démarquer de l'enquête sociale, Fabrice Macaux a choisi d'approcher les populations dans un rapport ludique. Un cube en plexiglas, sorte de maison mobile où se tenait une comédienne, s'est promené dans Jouy-le-Moutier pour recueillir le regard des habitants sur leur ville. L'ensemble des saynètes, filmées sous la forme d'un documentaire, a servi de matière à l'écriture des premiers épisodes de *Smile*. Une écriture que Fabrice Macaux a sans cesse renvoyée au plateau. «Je souhaitais que le projet existe d'emblée sur un plan théâtral, précise-t-il. La comédienne présente dans le cube

détournait la réalité, ce qui permettait d'entrer déjà dans la fiction.» Tout en respectant la liberté de parole de chacune des personnes âgées qu'il a rencontrées, Didier Ruiz a, pour sa part, fixé lui-même les thèmes qui seraient abordés dans *Dale Recuerdos*, spectacle conçu en une succession de séquences très réglées. «Dès le départ, je les ai prévenues que nous travaillerions dans un cadre contraignant, comme avec des acteurs qui me feraient certaines propositions que je refuserais parce que je veux aller là et pas ailleurs, confie-t-il. Ce postulat permet d'éviter la psychologie de Monoprix et l'écueil du socioculturel.»

### Le piège du «socioculturel»

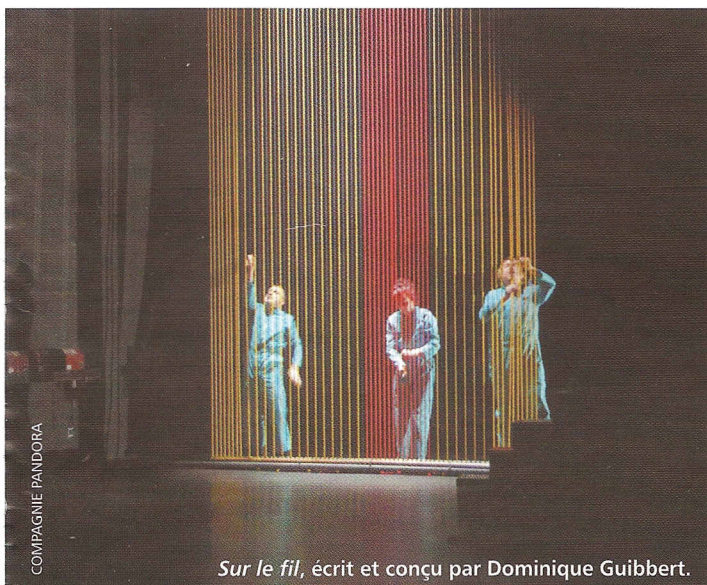
L'un des principaux risques inhérents aux projets participatifs réside, en effet, dans la confusion qui peut s'opérer entre création et animation socioculturelle. Un travers dans lequel, selon Fabrice Macaux, «tombe 70% des compagnies» et qui nuit à la production comme à la réception du spectacle. Si le directeur de la Compagnie Corpus juge nécessaire d'impliquer les habitants dans le processus de création, il estime tout aussi primordial de préserver une exigence de qualité. «Parmi les trente-trois personnes présentes sur scène, figure un chœur de douze amateurs, noyau dur de la ville, mais dirigé par une chef de chœur professionnelle, explique-t-il. Et sur les dix-huit comédiens, la moitié sont profession-

nels ou l'ont été. Sinon, on s'égarerait dans le folklorique.» Bien qu'organisant de temps à autre des ateliers de pratique artistique en marge de la collecte de témoignages, Dominique Guibbert n'a jamais proposé aux populations de les mettre en scène. «Je trouvais important de disposer d'acteurs très performants, capables d'incarner ces personnes», souligne-t-elle, évoquant par ailleurs la difficulté de mêler comédiens professionnels et amateurs lors de tournées. Créé en novembre 2009 au théâtre de la Vallée de Munster, *Sur le fil* a ensuite été présenté à Colmar, à L'Espace Grün de Cernay (68) ainsi qu'à Strasbourg (67). Et la Comédie de l'Est devrait désormais en assurer la production déléguée. Le fait d'élaborer un projet participatif comme toute autre production professionnelle et de l'inscrire d'emblée dans une perspective de diffusion, permet de s'écarter clairement du socioculturel. Chaque nouvel épisode de *Dale Recuerdos* (qui en est à son 21<sup>e</sup> depuis 1999) est ainsi créé à l'invitation d'un lieu, qui achète le spectacle, édite les documents de communication et dont le service des relations publiques établit le lien avec les associations ou maisons de retraite intéressées par le projet. *Dale Recuerdos* a été monté dans différentes villes de France (récemment à Paris à La Maison des Métallos), mais aussi à deux reprises en Russie, où Didier Ruiz a travaillé avec des Moscovites. Salué par le prix de la critique théâtrale russe la saison dernière, le spectacle a été accueilli par les

Célestins Théâtre de Lyon en 2009. Et une création en Patagonie chilienne devrait prochainement voir le jour.

### Un danger d'instrumentalisation

Ces productions reçoivent, par ailleurs, le soutien de la DRAC, ainsi que des collectivités territoriales (conseil général ou régional, Ville, Communauté de communes...), très en demande de ce type de production dont elles sont parfois les commanditaires. Et c'est ici que le bât peut également blesser. «Le maire d'une ville ne se soucie pas de l'artistique. Ce qui l'intéresse est que l'on crée du lien entre des communautés ou des générations. L'artiste est perçu comme un ambulancier social», observe Fabrice Macaux, qui confie que le dialogue avec les représentants des collectivités peut s'avérer violent. Or toutes les compagnies, et peut-être surtout celles qui se sont spécialisées dans les créations participatives – une démarche que Didier Ruiz juge «dangereuse et terrifiante» – n'ont pas toujours les moyens d'engager un tel rapport de force. Le risque de voir alors son projet instrumentalisé par une municipalité ou une agglomération existe bel et bien, selon Fabrice Macaux, qui préconise une éducation des élus par les professionnels de la culture. Ceci, afin de ne pas dénaturer des propositions artistiques dont l'impact, tous s'accordent à le reconnaître, demeure très fort auprès des populations d'un territoire. ■ MARIE-AGNÈS JOUBERT



Sur le fil, écrit et conçu par Dominique Guibbert.



Mariage blanc (2007), mis en scène par Fabrice Macaux.